

## RECOMMENCER

(Histoires d'été)

Écrit par Cyril Pansal & Eric Tessier

commencé le 15 juin 2022 à 20 h 04 heure française

commencé le 17 juin 2022 à 11 h 27 heure côte est US

Vivre son existence sans jamais rien en perdre, voilà de quoi ça parlera. Oui, il faut que ce soit un peu ambitieux, mais juste un peu... pas trop, car il faut quand même pouvoir apprécier les transformations des nuages dans le ciel. Ça parlera du bonheur d'être riche à regarder le soleil monter et descendre, et quand bien même s'il s'agit d'histoires d'été sans lendemain, il faut en mettre plein la vue à la terre, aux montagnes et à la mer. Bon, le ciel, le soleil et la mer... puis deux trois bouts de ficelles ramassés dans l'herbe... ah non, celui-là est une vipère. De retour du jardin nous voilà au salon. Ça va vite. Comme un de ses absurdes morceaux de jazz au piano. Ça parle aussi du temps. Là, par exemple, le son du métronome commence à prendre toute la place... C'est effrayant, le temps qui passe. Ainsi, essayer toujours de vivre son existence sans jamais rien en perdre.

Lundi. Un clapotis monotone ne peut que finir dans le silence d'un dimanche. C'était lundi ? Assurément. J'essaie péniblement de faire intervenir quelques éléments sonores sur des airs terrifiants de crécelles (instrument imposé aux lépreux et enfants pauvres), la dissonance étant malgré tout un choix poétique qui tend à se fondre en rires aigus dans les ronflements de la liberté. Quel que soit le jour de juillet, tant qu'il fut venté, j'ai toujours détesté manger mes galettes Saint-Michel sur un coin de couverture envolée, et mes sœurs probablement n'en pensaient pas moins. Mes parents étaient trop pauvres ou pingres, je ne sais plus, pour nous acheter à chaque nouveau débarquement sur la plage un bon beignet de chez Miko qui passe ; il ne nous restait plus qu'à nous esquisser les dents sur des bouts de biscuit au gravier en regardant la mer danser avec les mouettes au son de quelques farandoles, bécarre, dièse et bémol. C'est comme ça, ainsi va... il y a des gains, il y a des pertes, les personnages se développent lentement, savez-vous à quel point cela prend du temps ? C'est un oui, un non, ça n'apporte pas grand-chose mais c'est l'essentiel. Chouchous, beignets, boissons fraîches, à ne plus jamais se lamenter de ne pas savoir quoi faire de toute l'année.

Laissez-moi d'abord vous dire ou mieux, écrire que le sage est inactif. Nous sommes bien arrivés et même si c'est pas tout comme on s'y attendait, ce n'est pas si mal que ça, surtout sur la plage. Les nuages du dehors rentrent dans la pièce, l'herbe pousse dans la pièce, l'eau me berce dans la pièce, le son des arbres du vent rentre dans la pièce, toutes mes pensées. Bref, nous avons loué la

pièce pour l'été. Chouchous, beignets, boissons fraîches, pourquoi les encouragez-vous ? C'est l'été... Vous ne pouvez pas être cavalier à propos d'un cornet qui baille dans la bouche des jeunes gens de votre âge. D'ailleurs, personne ne le voit ou ne l'analyse vraiment ainsi, alors que des bouts de flashes apparaîtront encore des années plus tard de manière subliminale, se rajoutant à des centaines d'autres glaces englouties ou jetées par terre (comme celle au Grand Marnier qui était vraiment spéciale, ce qui avait valu une baffe à la jeune fille quand elle l'avait écrasée contre le béton du port de Quiberon en hurlant : « C'est dégueulasse ! »). Les étés passent, mais aussi s'enlacent, s'enchevêtrent et se superposent en des lits infinis, tant et si bien qu'on ne revit jamais ses vacances chronologiquement, mais en empruntant les sillons travaillés par la mémoire qu'égraine le temps. Entre indigestion de moules à Cromenach, Erwan se baignant dans son pantalon de jeans aux Sables Blancs et un feu de camp avec une bande d'ados sur la plage à Carnac, il n'y a rien de vraiment bien organisé dans ces espaces de mémoire fragmentés sur la grève, cortex géant en proie aux roulis mécaniques de l'océan. Etant seul et ayant du temps libre, je m'assois en cercle. J'observe ainsi le sédiment. C'est l'été mille-feuille, pâte à modeler. Le retour de l'hiver est le cadet de mes soucis. Intrigants sont ces souvenirs qui ne donnent pas de nouvelles pendant 3, voire 10 ans. C'est certain. C'est à peine si on a le droit de toucher. On ne peut que se borner à regarder. J'm'en fous, je sors ma pelle et mon râteau. Absorbé dans un moyen âge. Si bien qu'on est déjà mardi et que je suis enregistré sous un nom d'emprunt à l'hôtel Ibis. Ouvrant la fenêtre, je me demande que serait la qualité du silence sans le vent dans les pins ? Je fais des notes mystérieuses... Infos locales, météo, trafic, sport, divertissement. Un soleil radieux repeint soudain la chambre d'hôtel de 12 m<sup>2</sup>, c'est comme 0,0012 ha brûlés .... seuls les canadiens pourraient intervenir. Le modèle CL-415. 6000 litres d'eau... la chambre se ferait piscine en 5 minutes. Je décide de sortir, splendeur de cartes dans mon sac à dos, ainsi qu'avec le véritable et authentique Manuel des Castors Juniors. Je ne m'appartiens plus... c'est un peu rageant pour qui désire vivre son existence sans jamais rien en perdre. Non, tu as fait ce qu'il y a de mieux à faire, tu n'as pas hésité une seconde, me dis-je. Il fallait que les choses se fassent ainsi, et bien que ta vie avec les autres ait oscillé entre jubilations désastreuses et désastres jubilatoires portés par des torrents d'incompréhension, au moins, on aura beaucoup parlé. A défaut de rarement se voir sous des angles favorables et de se comprendre parfaitement, oui, on aura essayé de se parler. Et à défaut de bien s'aimer, oui, on aura bien parlé, même si jamais trop bien parlé.

Anne-C fut ma préférée, elle avait ce regard mystérieux en oblique et cette drôle de voix descendue d'une octave, genre mezzo-soprano, même si elle chantait probablement mal. J'aurais voulu l'apercevoir comme une révélation sur un bord de dune un été de 1985, mais elle, c'était La Baule avec ses parents, tandis que moi avec les miens, c'était Kervoyal, petite baie pour retraités, pêcheurs, camping sans jeux et emmerdement du bord de plage. Je lui avais écrit cet été-là sur une

carte postale, en signant avec des idéogrammes inventés pour faire dans l'ornement intrigant, façon Victor Segalen. Mais non, ce n'était pas un poème, juste une bafouille de carte pour dire que voilà, j'existais, ce qui avait valu un échange poli de quelques secondes lorsqu'on s'était croisés à la piscine municipale du Centre-Bretagne après nos retours de vacances. Comme il est question d'histoires d'été (cf. sous-titre), il faut bien que je vous parle un peu des cœurs d'ado qui battent la chamade... Elle avait dû s'approcher de moi sans même devoir nager, ça devait être le bassin moyen. Sa sœur cadette de deux années plus jeune, se trouvait à quelques brassées d'elle. Anne C m'avait, avec son beau sourire d'ange, remercié poliment pour ma carte sans rien évoquer de son contenu scribouillard ; d'ailleurs, à part ces sortes de sinogrammes qui auraient pu susciter une quelconque interrogation, il n'y avait probablement rien à en dire. A la façon des apparitions, la voilà déjà repartie, laissant à sa petite sœur le champ libre pour me toiser et jeter un regard condescendant sur mes jambes aux poils menaçants de l'ère pubère. J'imagine que la cadette aux cheveux châtain clair et à la peau glabre m'avait classé dans l'ordre des animaux supérieurs à partir de ce jour-là. Supérieur, mais animal quand même.

Mercredi. Quelques nuages forcément, le battement de mon cœur, à jamais géant — dans tout mon être béant. Mercredi, les rayons du soleil sont sauvages-sauvages, ils s'agitent comme des cheveux. Mercredi, bref, mercredi, c'est tout ce que je peux te dire de mon comportement amoureux, juste j'ai dit : « Attendez ! », mais les portes étaient déjà fermées... une énorme vague m'a bousculé. Mon ombre s'est soudain plaquée contre le mur en sueur... Maintenant que je suis grand, j'ai juste besoin de mes clés de voiture, d'un peu d'argent et d'un paquet de cigarettes neuf (que je n'ouvrirai pas avant l'hiver prochain). Le parfum des fleurs est assez doux. Suffisamment pour ne plus jamais penser à vous. Enfin, juste un peu mais pas beaucoup ! Secouer très fort la serviette... entendre quelqu'un hurler : « Ça t'apprendra ! » Gobelet en plastique abandonné, Banga renversé comme coucher de soleil en bord de rade. Mon pied tape contre un transat. Un transistor grésille. *Nous vivions dans l'attente et l'imagination...* aventure et surprise... Météo des plages et chemise hawaïenne, à me chercher dans le bac quelques 33t de musique japonaise, Noriyo Ikeda ! Le soir, devant un film de Takeshi Kitano, je m'endors tôt pour pouvoir vite me réveiller. Ce mercredi, la nuit est épaisse comme eau turquoise. Une odeur de monoï (hydratante à mon avis entre 6 jusqu'à disons 8,45€). J'ai failli avaler un insecte. C'est pas vraiment grave. Puis, j'ai avalé un insecte (et là, c'est vraiment grave !). J'entends la sirène et son appel au loin.

Le lendemain c'est jeudi, et le jeudi c'est toujours un peu mieux, car plus proche des week-ends qui annoncent quelques arrivées et surtout les départs des quais de gare terrestre ou maritime. Pour l'aéroport, ça dépend des tarifs spéciaux (peut-être la semaine prochaine ?).

J'aime bien aller en Grande-Bretagne entre autres pour cette raison : on peut s'y rendre par air, mer ou même en train, planète Lego connectée à Meccano. Un ou deux étés avant l'ouverture du *Chunnel*, je pars avec un copain en Dyane Citroën via le Ferry. Passé Edinburgh, en route vers Glasgow et bien au-delà direction côte ouest, nous sommes accueillis, nous, grands garçons timides, comme des Princes du continent. La jeunesse écossaise motorisée parfois aussi en Dyane ou 2 CV nous salue, nous fait des appels de phare, nous klaxonne avec effervescence, comme si nous venions de remporter le Grand Prix de Monaco devant Louis Chiron et sa Bugatti. Après avoir passé pas mal de paysages martiens de tourbes rouges sur des chemins sinueux, nous arrivons en face de l'Irlande. Ah mince, je me suis fait piquer sur la paupière gauche par un *midge*, moucheron anti-camping des marais qui se pointe, une fois le bivouac planté, à l'heure du dîner (cheddar, pain complet et tentative d'œufs mollets sur la Butagaz). Je ressemble désormais à Michel Bernardin (Coluche) dans *Banzaï* avec une bonne partie du visage défigurée par une protubérante boursoufflure, à en effrayer le monstre du loch Ness. J'ai hâte de rentrer et de laisser cet homme-éléphant derrière moi dans un donjon de château fort, perdu dans les landes de bruyères près d'un lac fantomatique. Vacances d'été foutues. On en rit encore des décennies après.

Il va sans dire qu'on est très heureux d'arriver au vendredi. Vendredi pour moi, c'est toujours un peu le grand décollage des nuages.... dès lors, je rêve papillon, et vêtu de mon meilleur t-shirt d'aviation (Top Gun !), je choisis ma destination... Hélas, grève surprise... c'est pas grave, me dis-je. Et tant pis si personne ne désire plus faire quoi que ce soit. Donc aussi, plus d'avion. Si adios, si señor, sayonara ! Ça sent le vendredi en ville, il va falloir s'y faire... trouver de l'exutoire émotionnel, adieu Mexico, Londres, Nice et Pékin. Que faire ? D'abord, je me rase la tête, je fais ça tout le temps dès que j'ai besoin de réfléchir... Ensuite, je sors mon bob. Débarrassé des mythes du fitness et ressentant comme un besoin de vérité, je sors aussi mon skate (une planche de bois, avec deux essieux qui maintiennent deux roues... des années de recherche pour arriver au top du moyen de transport artistique et violent). C'est décidé, je passerai donc le vendredi en surfant sur le béton dans un t-shirt 100 % coton (pas besoin de gants anti-arthrose !). Faire voyager ses émotions, dit un slogan d'été ...bienvenue vendredi, montre-toi ! Les expériences passées nourrissent la confiance d'aujourd'hui — c'est ce que dit l'horoscope — vous bénéficiez de soutiens solides (excellente période pour l'audace et l'adaptabilité !)... ce sera grisant ! Ensuite, je rentrerai avec cette délicieuse sensation d'un chalutier. Tout bougera sous mes pieds... j'aurai l'impression permanente d'être en mer, prêt pour le rassemblement des planètes dans le ciel et ce, dès l'aube. A défaut de se comprendre parfaitement, on aura essayé de se parler, le bitume et ma planche. Bateau ivre pour emprunter deux mots à l'autre désœuvré. Vivre son existence sans essayer d'en trop perdre. Oula, le temps file, j'entends sonner la corne de brume... Vendredi mais oui... c'est bientôt l'entrée en Shabbat, je file !

Et nous voilà samedi qui s'abat dans toute sa complexe béatitude et qui me révèle en Saturne taciturne. Jour comptant triple l'été où tu espères juste placer une lettre qui vaut 10 points sur ton jeu de Scrabble. Pourtant, envie de ne rien faire, de ne voir personne — je sais, c'est pareil pour presque tout le monde — et surtout de débrancher les fils de la pensée. Les traditions des jours qui nous meuvent restent obscures mais plus ça va, plus samedi traîne vraiment de la patte. Je me mêle à cette pelote de flemme que ces mots déroulent peu à peu vers l'inaction... Soirée sans prise de tête, c'est *Kill Bill* à l'envers (volume 3 à 1), puis série YouTube sur le lance-missile portable Javelin commentée en voix de synthèse, en compagnie de mon chat avachi sur l'édredon. C'est bizarre de se dire qu'en face, lorsque leurs tanks dans le champ de patates explosent, les soldats partent directement soit au ciel, soit en enfer, dualisme des sorbets parfum vanille ou chocolat (encore failli trop penser). Sept lettres d'un point chacun sur le chevalet. Le chat dort déjà, le ronron syncopé avec les tirs de missiles antichar. Les hélicoptères sont plus durs à toucher. Dimanche, grasse mat', je manque la messe, car j'ai fait temple aujourd'hui en fin d'après-midi. Faudra voir pour le réabonnement Netflix que je n'ai pas utilisé depuis une bonne année, à part pour regarder quelques bandes-annonces. Je coupe...

Sans début connaissable et sans fin prévisible, vivre son existence sans jamais rien en perdre. Magie de la radio « Debout les campeurs et haut les cœurs...C'est le jour de la Marmotte ! » — magie du cinéma. C'est donc à nouveau lundi (Pourquoi vouloir être toujours et tout le temps satisfait ?). Ainsi donc, roue du Dharma...C'est reparti pour un tour, joie et grande magie de bicyclette, hiii haaa, enfourchant mon vélo (de juin à août) entre sentiment d'éternité et de précarité mélangé. Le soleil pour l'instant se baigne jusqu'à la taille. La mer est un peu fraîche. Sous les pins et parmi les bambous, passant devant les roses trémières et les hortensias — me disant que si ça s'trouve, ici, c'est le même décor qu'au Japon... (je ne vérifierai pas sur Google Maps car le rêve est bien meilleur — trop de magie perdue de toute façon). Chaleur forte ... les mots montent à la tête... fugace mais forte odeur de roses dans la rue de ce jardin — je stoppe les pieds sur le macadam... je pense à mon enfance mais je pense aussi à Kawabata Yasunari, forcément mais stop, il suffit ! Le présent exige une attention de chaque instant, autant te dire que je vais directement mettre la simultanéité de côté et remonter sur mon vélo... Je penserai Tsingtao et porc caramélisé beaucoup plus tard... Allez hop à vélo... man machine, à vélo ! Pédales sans réfléchir, pédaler jusqu'au moment magique ultime... Ainsi va la journée, de Tour de Suisse en Tour de France... Quand soudain vient le moment ultime... où toujours sur un vélo on pédale sans les mains, les bras en croix... quand soudain à vélo on s'envole... Définitivement consolé du lundi.

Mardi. Je ne souffre jamais de ne pas avoir d'opinion sur plusieurs sujets, ainsi au jardin public devant les canards je fais spontanément coin coin, ainsi dans le champ devant la vache je fais

meuh meuh... bêê devant les moutons et hi han bien sûr devant les ânes.

Cette envie de communiquer...

Le soir en rentrant chez moi devant le chat je fais wouah wouah !

Mercredi matin, l'Empereur, sa femme et le petit prince sont venus chez moi pour me serrer la pince. Comme j'étais parti, le petit prince a dit « Puisque c'est ainsi nous reviendrons jeudi. »

Comme nous pouvons le constater ce fut une semaine assez rapide, ce qui tombait bien car j'avais envie de prendre l'air pour aller à Barcelone le temps d'une semaine, tarif spécial. Nous voilà donc à bord d'un coucou qui a accepté de voler, malgré toutes les contre-indications du personnel soignant et des agents en charge de la sécurité du pays. On me prie d'enlever mon turban magenta une fois monté à bord. « Pas d'objet flottant quand on vole en coucou », qu'on me dit. Soit. Je mets une casquette à la place, et nous sommes fin prêts pour le décollage. Barcelone est une jolie ville avec de jolis gens, avec beaucoup de soleil. Youpi ! Par contre, c'est trop grand et souvent trop chaud, moi qui tiendrais en capuche d'anorak dans la pluie ventée d'Ouessant, un bon 12 °C toute l'année, et sans même quitter le bourg de Lampaul... Une fois quitté le terminal 2 B, je prends le bus A 2, fais 420 mètres à pied (mon bracelet connecté "Fitness" m'envoie en même temps une alerte sous forme de ritournelle : « happy run, run, run, le cœur va exploser » — faudra que je change les piles de cette Apple Watch, series 3). Pour éviter de croiser les regards avec ma casquette de rechange « Viva España — coupe du monde 1982 », je rabats la visière, puis je cours attraper le métro, ligne L 7, comme le groupe de grunge éponyme (facile à retenir du coup). Me voici enfin arrivé au parc Güell pour y passer l'après-midi en mode paix, contemplation et lecture relax : quelques pages soigneusement découpées de la Bible (Matthieu 6 : 25-27 ; Ésaïe. 46 : 4, etc), ainsi que « Le La » et « C'est la le chose à faire » en format photocopies par Cyril Pansal et Eric Tessier. Le préfacier, un certain Kouton, introduit le texte des auteurs de manière assez hallucinante, voire hallucinogène : « Dans « Le La » on lit noir sur rouge une expérience limite, une narration déconstruite — en apparence —, ce mouvement interne à la langue qui se cherche, aux confins de ses possibilités. Un territoire extrême en somme. A la façon d'un surréalisme 3.0, proche d'un état hypnotique, d'une écriture automatique. Ce genre de démarches qui apparaissent lors d'un effondrement. » Quand je me réveille, m'étant assoupi sur un coin de banc en face du magasin souvenirs, un gardien catalan au look rasta m'explique en anglais ibérique que le parc ferme dans quelques minutes. Il est 19 h 15. Les moineaux du parc m'ont volé mon sandwich aux calamars. Il est temps d'aller me désaltérer avec un spritz Veneziano ou un cocktail à la mode, en regardant la faune locale et internationale défiler. Vivre comme ça pendant une grasse semaine, au rythme du parc, des siestes, que j'ajoute aux heures passées dans ma petite location située dans le triangle de San Antoni et aussi à celles passées sur la plage, me convient parfaitement. La Sagra Familia attendra, mais je la sais nonchalante, et quand bien même elle semble savoir où elle va.

« Des pavés, du soleil, des visages

Un été plein d'images

Et de fleurs

Barcelone

Dans le port un bateau qui s'amarre

Le bourdon des guitares... »

Douce chanson de Vian qui me trotte dans la tête et qui ressemble à un air de bossa. Je me dis que Stan Getz n'aurait pas renié cette mélodie pour en faire une composition presque aussi belle que

« The Girl from Ipanema ». Se sont-ils peut-être un jour rencontrés du côté de Saint-Germain ?

Qui sait, ou plutôt, qui le sait ? Ma 4G ne marche plus. J'ai dû exploser le forfait en laissant les applis tourner par inadvertance. A part ça, j'ai le cerveau vidé, qui se ressource de ses divagations. Sommes-nous vendredi ou peut-être même déjà samedi en fin de journée ?

C'est bien parce que j'ai juste un peu perdu la notion du temps et qu'on ne peut pas tout le temps avoir les yeux rivés sur le calendrier. Disons qu'on est au moins encore un peu dimanche, parce que je n'ai aucune envie de commencer ma semaine maintenant. Je veux juste encore un peu rêvasser, m'enivrer de l'air de la soirée. Faire dans la magie simple, nettoyer mon vélo-pliant car le vélo ça sonne toujours vacances... comme Tour de Suisse ou Tour de France. L'esprit ayant toujours été vide, quel besoin de chercher l'esprit... Ainsi, en nettoyant mon vélo, me viennent puis me quittent cinq ou dix pensées. C'est plié (c'est fou !) — J'arrose le ficus benjamina de l'appartement. Je caresse le fantôme de mon chat ... j'essaie de permettre à tout ce qui arrive de se déployer, de s'étirer, de ronronner... J'essaie donc de me déposer dans ce nettoyage de vélo... ce ficus, ce fantôme de chat... Soudain, le ciel fatigué s'assombrit, gamme élargie, de faibles à fortes pluies, c'est parfait — je suis un excellent nageur (quel frimeur !!!!). Adoncques ainsi voici que vient déjà lundi, comme un leurre souple, le temps n'existant pas. Partir à la pêche. Tanguer. Lundi s'en va sur sa barque et c'est tant mieux comme ça. Déjà mardi m'attrape, plus planeur que kamikaze. Moi pareil, j'y vais doucement, ne souffrant jamais de ne pas avoir d'opinion sur plusieurs sujets. J'ai chaud. L'étape suivante consiste en de brillantes réalisations. Eventail de cinquante deux cartes. « Découvrez les offres d'été ». S'enivrer de l'air du deuxième jour de la semaine.

Notre lecture se fera peut-être relecture. La nouvelle lecture du monde se fera alors en fonction de l'état émotionnel du moment. En rentrant, je serai comme revenant de Barcelone au Japon. La sympathie télépathique de l'Ami d'âme, Eric, en plus. Nos films ne vous diront ni où regarder ni quoi ressentir, car nous sommes sourds et muets comme le soir d'abandon. Quant à ce qui m'anime, c'est Kimiko Kasai, « Tokyo Special » dans les oreilles. Kimonos blancs marchant sous rayons brillants. Ce soir, je serai Tom Cruise, « Le Dernier Samouraï », le film dure combien de

temps ? Avec ou sans bodyboard, s'ébrouer dans la mer, blancs-sablons, courir nu sur l'île aux chats... Ecrire n'importe quoi... Barcelone-Tokyo, Eric, me recevez vous... en attendant la prochaine étape qui s'appelle ainsi donc, adoncques ainsi, mercredi.

Mercredi, anciennement jour des enfants... Quel agenda, perdu dans quelque traduction d'Appalaches.

Cerveau qui divague de plus belle et me voilà les pieds dans l'eau, après m'être perdu comme trop souvent dans un dédale de lignes de bus et de métro. Si je ne m'endors pas sur la plage, tout faire en trottinant pour revenir jusqu'à ma location dans le quartier de San Antoni. Si je m'endors sur la plage, prendre le téléphérique depuis le port demain matin. Plan A ou B, c'est décidé, et rien d'autre que moi et la mer pour le moment.

Mais la mer est bien plus généreuse que moi, et comme son abandon n'a aucune limite, elle en est d'autant plus dangereuse, ouverte à tous vents et gens en surface et tout le reste pour ce qui s'y cache. Rêveries le long de cette immense plage barcelonaise avec en bande-son de mes sens en berne « Les chemins de l'amour » de Jean Anouilh sur un air de valse de Francis Poulenc, en dissonance avec shorts, tongs, bikinis, et rap américain frappant dans les boomboxes.

Je parais, je suppose, invisible, et je n'en porte aucun regret. Une fois encore, j'étais venu pour la mer, et la mer m'accepte comme ça. Elle est magnétique, la mer, elle est gentille car silencieuse entre les déferlements de vagues sur la grève, autant qu'agressive et bruyante lors de ses assauts à répétition. Gravier, sable, cris des mouettes, plage de la Barceloneta, faune et flore, vacanciers, tout y cohabite sans répit au rythme de l'été. Posture du corps fluide, je ne fais que passer, la transition mercredi-jeudi s'est opérée sans difficulté, symbiose cosmique, pose en tailleur sur le sable, chakras ouverts et parfaitement alignés devant les ondes méditerranéennes : au loin, Majorque, la Sardaigne, mes pensées floues s'arrêtent à Malte. Il est temps de refaire le voyage en sens inverse.

Téléphérique de 10 h 30 du mat', payé location, moules marinière insipides, poulpe délicieux, café allongé, retour avion *low-cost* et me voici déjà rentré dans ma ville bivalve qui s'ouvre telle une plaie et se ferme comme un goulet. « Ici, Brest. »

L'œil clair et transparent, l'illumination rouillée — je ne parle pas d'une sardine bien fraîche — Dostoïevski était comme la mer.... « on ne l'admirait qu'au prix d'importantes réticences. » Après une telle prose devant l'océan, il fallait laisser passer quelques jours. L'abstraction toujours... Ce qui fait tout simplement qu'aujourd'hui c'est samedi 9 juillet 2022. Magnifique hypnotique peloton multicolore, toujours grande beauté ! *Le vélo contribue à rendre la vie meilleure... indubitablement — indubitablement .... Il constata que c'était la première fois qu'il utilisait ce mot .... Il ressentait comme une hésitation... bien sûr plus tard, à coup sûr, il le regretterait... indubitablement.* Dole – Lausanne 8ème étape du Tour. Il est... 16 h 04, ça y est, ce Tour de



France se fait soudain Tour de Suisse : Douane Le Brassus, que puis-je demander de plus ? ! Le son des clarines ! J'entends le son des clarines ! Vallée de Joux... la couleur de l'herbe et mon sourire de crétin, on aperçoit le lac de Joux !! Paysages et vaches sacrées... Compte tenu de la moyenne, le peloton ne sera pas en retard en arrivant à Lausanne. A peine le temps d'ouvrir une boîte de biscuits bretons que le peloton s'étire... Champs de blé à droite et à gauche... Et à peine le temps de préparer un café qu'hop 17 h 06 voici le lac Léman !

5,4 km, énormément de monde dans les rues de Lausanne ! La clameur du public suisse « et ça s'agite en tête de peloton » 2,9 km, 6%, ça monte en file indienne, ça sent les super sensations... 1,3 km, allez, les pourcentages les plus sévères arrivent... Accélération souffrance, 860 mètres... 4 h 11 et des brouettes... 730... 710... 384 mètres... Wout van Aert remporte à Lausanne sa deuxième victoire sur ce tour. Pogačar conserve le maillot jaune ! La route, le ruban d'asphalte... la machine à écrire de Kérouac ?

Laissez-moi rire, nous sommes en plein Manuel des Castors Juniors (le véritable et authentique Manuel des Castors Juniors). Je cite : « Les fidèles lecteurs qui souhaiteront revenir sur nos pas formeront des clubs, boussole et livre broché à la main, qui sait. » Nous sommes en plein camp scout... « Des dégourdis dans un monde d'empotés ; mus par un idéal chevaleresque en des temps qui le sont bien peu. Quand l'époque commande de vivre avec son temps, eux préfèrent vivre avec le temps : sous le cagnard ou les ondées, dans le petit matin des berges ou la brume des sommets. » C'est de Baden-Powell... Tout ça pour dire que grâce à nous, Riri, Fifi & Loulou se sortent toujours avec brio des situations les plus improbables.

Au silence du samedi... succède le silence du dimanche. 10 juillet 2022. Mois des roses trémières — Hors de question de m'exciter autant qu'hier... Chaleur 21 / 22 / 23 degrés. Stan Getz — mon album préféré — en sourdine, parfait pour l'été solitaire dans la ville. Pissenlits et roses trémières, *für immer* ! Comprendre ce qui nous entoure, deviner l'heure sans montre et résoudre les énigmes du quotidien. Roses... Combien de kilomètres avons-nous fait pour venir les admirer ? Odeur fugace. Jardin des roses. Haut dans le ciel est l'Eternel, haut dans le ciel, nuages multicolores, en bas comme en haut, la journée fleurit. Sourire à la vie simple, et puis la brise en promenade. L'instant comme une rivière tranquille (car mue par un idéal chevaleresque tout la journée l'eau va couler entre les rochers...très dégourdie dans un monde empoté... il faudrait repoter... ô ficus benjamina... une chose pour chaque jour et un jour à la fois). Ainsi donc chauffée par le soleil, toute la journée l'eau va couler entre les rochers. Au jardin aux roses... l'impression de croiser Yasunari Kawabata... il ne m'a pas reconnu — Il feuilletait le Manuel des Castors...

Lundi, chaleur si forte que même les oiseaux se taisent... A moins que...

Soudain grande comme un tigre... l'ombre du fantôme de mon chat (sacré Minou, va !).

Quant à moi, j'essaie de devenir l'eau et la pierre (à moins que je ne sois une fois de plus en

prière...) Une cloche sonne et dans ce son, j'entends la vie.

Mardi. Deux écrivains n'aimant pas la ville. Lui préférant la campagne et l'autre la mer. Dehors des castors travaillent sans relâchent... Ces animaux, toujours si concentrés !

Mercredi. Deux écrivains prenant leur semaine (même si l'un des deux corrige les fautes de l'autre en douce). Jeudi. Je ne dirai rien. Le bonheur du ciel pour ceux qui savent vivre heureux sur terre. Tour de France. Jardinage. Vélo. Le soir ? Un putain de bon vieux Tom Cruise !

Vendredi. J'écoute de la musique délivrée du sentiment. Mathématique des notes & tic-tac des balanciers d'horloge, vallée de Joux encore ! Jean Sébastien Bach, des notes, juste des notes. On pourrait dire la même chose de Stéphane Grappelli et Django Reinhardt mais j'ai ressorti mes Jean Sébastien Bach ! Et puis bien sûr et même si je n'en parlerai plus, toujours le Tour de France. Qui n'aime pas le vélo ?

Samedi. La vie s'apprécie sur la longueur. Je vais dans la cuisine. J'ouvre la fenêtre. La mouche ne veut pas sortir et moi je ne veux pas l'écraser. Ça peut durer longtemps.

Bruits d'ailes dans le profond du silence

La prière d'une pensée unique...

Karma et Anges gardiens.

Dimanche. Quelque part un homme. A Brest. A écrire encore plus vite que Kérouac... sans se droguer, sans une goutte d'alcool... un biscuit un café !

Quelque part, un homme. A Wilmington. Suivi par des Minions, tous munis du Manuel des Castors Juniors... je pète un plomb.... Adoncques ainsi et ainsi donc, mon cher Eric je te donne ta semaine !

Ce mélange de poésie et de prose c'était fou, personne ne faisait ça... leurs sacs à dos étaient pleins de patchs et d'autocollants des villes, régions et états chimériques qu'ils traversaient...

Et pim, pam, poum, splash, après une rapide traversée de l'océan atlantique, nous voici un été en Caroline du Nord, à l'aquarium de Fort Fisher, sous un temps très lourd.

Après-midi d'orage donc à admirer triste sourire en coin la grande parade des animaux aquatiques roupillant ou gesticulant derrière du plexiglass et des bocaux géants — forte odeur de poisson d'aquarium, monde sous cloche en verre abritant des milliers d'espèces, qu'il s'agisse de crevettes, raies, bélugas ou autres requins à tête d'enclume formatés pour le show.

Comme à Océanopolis, c'est certainement à peu près pareil les loutres au bord de l'eau qui jouent à se faire tomber pour une énième glissade dans le toboggan. Aha, les folles escalades jusqu'en haut des roches en béton, et quel amusement dans les rigoles formant trombes d'eau et gros bouillons ! Dernier plongeon des copains poilus avant séchage de leurs doigts griffus sur troncs de bois ou en plastique — vrai ou faux, on ne sait plus, qu'importe, si c'est magique ! La nature sous serre en sachet de verrière, frères et sœurs aux cœurs lointains — à part les limulidés et dauphins

friands de caresses — qu'on voudrait si proches pourtant. Les animaux aquatiques, drôles de peluches autant que drôles d'acteurs, au final aussi beaux que faux comme les zozos du zoo, mais juste en plus splash à gogo : cachalot tout en maquette spectacle, esturgeon qui se prend pour Pinocchio ou alligator albinos qui sur un air du Mikado fait mine de faire un gros dodo d'anémique. « En voie d'extinction du fait de son allure peu discrète », me dit mon Manuel des Castors Juniors, et perdu ici dans une grosse mare, un peu comme moi au final, vulnérable avec un côté rosse.

Question intéressante pour toi, ami lecteur du Manuel : « Quel avatar aquatique voudrais-tu être, un cheval de mer, une tortue, un chasseur de baleine ou juste un alligator vert foncé normal ? » Le temps se gâte en ce reste d'après-midi et l'humeur de l'aquarium plonge de concert dans cette basse pression : murène triste, décapode mélancolique, crocodile pleureur, anémone sombre, chaque bassin, chaque réservoir, bac ou plan d'eau ne m'apparaissent plus alors que sous la forme d'un spectacle larmoyant tandis que de grosses ondées claquent désormais vigoureusement contre le plafond de verre formant un ultime bouclier avec le monde extérieur. Malgré cette protection relative, nous voici désormais comme coincés dans ce grand vortex marin artificiel à la moiteur des tropiques qui, seconde après seconde, paraît de plus en plus instable, voire dangereusement entropique, au bord de la mutinerie : attention aux orques, aux raies, danger caïmans, au secours, prédateurs en tous genres, attention, danger, au secours, enfants hors de vue, alerte *Amber*, S.O.S parents, raz-de-marée de stress, plein gaz !!!... Ouf, ouf, ventilation, énorme ouf de soulagement, enfants sur bancs grimaçant devant banc de harengs !!!

Allez, une éclaircie, on sort de ce cube dantesque infesté de créatures des cloaques marins en furie, direction voiture amphibie ! Mince, où est passé mon authentique et véritable Manuel des Castors Juniors qui m'aurait expliqué ces questions essentielles ? :

*Et si on est pingouin ou manchot, à quel aménagement a-t-on droit dans ce grand palace translucide gorgé d'eau ? Et pour les copains phoques, napoléons, baleines, mais aussi bigorneaux, patelles, méduses, menu fretin, sans oublier les tout petits organismes marins, dis-moi, c'est comment l'été dans ta ville d'Atlantique ?*

« Mouiller l'ancre, moi ça m'mine, y aura plus de plongée sous-marine... Scout toujours ! »

Juillet. Je regarde de moins en moins le calendrier — foin de l'illusion de l'urgence émotionnelle. La pendule égrène son carillon, les jours s'en vont, je m'en fous, le temps m'importe moins que l'espace. J'éteins la radio, (dommage c'était un vieux MC Solaar). J'arrose le ficus benjamina. Ermite de ville à plante en pot, ce que je suis. Voir des arbres me ferait du bien... Il fait si beau, si chaud et comme toujours, il y a différence entre la manière dont les choses apparaissent et la manière dont elles existent : vacarme d'eau sera silence parfait au doux parfum de fleurs. Au Stang-Alar, désempêtré des attachements trompeurs... Me voici là aussi pour les canards (les

snobs hérons m'indiffèrent, les mouettes populaires m'exaspèrent). Un rat musqué me regarde marcher, je le regarde nager. Il semble me sourire, alors je lui souris. Soudain, à peine entrevu... écureuil disparu... A peine entendue, grenouille malentendue se fait fondue sous nénuphars, tous ces têtards fêtards. Et puis, je me demande aussi combien de langues comprennent ces animaux. Ce chien là semble connaître l'anglais et le français... Ce renard semble connaître le japonais et l'espagnol. A mes pieds colonie de fourmis... Je me rappelle subitement — rapidement — du temps où la Reine d'Angleterre passa en revue les militaires dont je faisais fièrement partie, ce qu'il en est du fonctionnement de l'esprit... (Cela se confirme, le langage n'est pas la vérité... au mieux juste un des modes de fonctionnement de l'esprit... jouer aux mots comme on joue avec des Lego, ni plus ni moins. Plutôt moins d'ailleurs, ici...). Adoncques ainsi, Stang-Alar... Je laisse la mouche être la mouche... ce papillon, cette libellule, ce bourdon, être papillon libellule bourdon... l'évolution est lente... Qui sait si moustique ne deviendra pas être humain ou poisson beaucoup plus tard beaucoup plus tard... beaucoup plus tard, il aura 10/10 à sa leçon d'allemand et de coréen seconde langue... C'est un jardin extraordinaire... je m'occupe de moi comme un chat et j'aime les choses comme Dieu les aime. Sur la route enchantée, croiser Charles Trenet en Harpo Marx. Tout passe en son contraire, c'est le Tao d'Héraclite (tout ce name-dropping !), marchant dans le vallon du Stang-Alar, oubliant les bonheurs et les malheurs. Croisant même un serpent sacré, dessinant sur le sol dans l'air et l'eau des traits, des liens des zigzagues, des cercles et des spirales... bâton magique entretenant des liens avec tout... De retour du jardin me voilà au salon. Ça va vite. Comme un de ses absurdes morceaux de jazz au piano... Si cette phrase te dit quelque chose c'est que la boucle est bouclée... Laisse-moi, deviner, mardi, mercredi ? Ah, s'il te plaît, « play it again, Sam », même si c'est pas encore samedi !

Ce constat fait, je me réveille soudainement avec une perplexité douce-amère de cette longue traînée d'histoires d'été. Les ai-je vécues pour de vrai, dans une autre vie, les ai-je empruntées à quelqu'un d'autre (à Cyril, notamment), les ai-je recyclées d'autres rêves, et de ces rêves, lesquels m'appartiennent vraiment ? Des souvenirs lointains m'ont bientôt l'air moins vivide que ces rêves même, quelle que soit leur provenance — qu'importe au final.

Réveil sous les décombres d'un immeuble après une tornade ou un bombardement. Réveil juste après un crash. Réveil hors d'une prison d'Etat. Réveil hors d'un sac gestationnel. Réveil de mes 18 822 réveils terriens. Réveil hors de moi. En face, une plage à marée basse sans nom avec tout le long de la grève sans fin, des millions de chrysalides ouvertes. Il est temps d'aller rejoindre mes semblables dans l'océan guidé par les reflets de la lune. Cyril, sorti le premier de notre cocon d'été est déjà loin. Aujourd'hui, jour 0.